



# 150<sup>e</sup>

# ANNIVERSAIRE DES COMBATS D'OCTOBRE 1870

**16 - 17 - 18 OCTOBRE 2020**



**150<sup>ème</sup> ANNIVERSAIRE**  
75 ANS 3 GUERRES - 75 ANS DE PAIX



Ville de Châteaudun



ville\_chateaudun



Ville décorée  
de la Légion d'Honneur  
depuis 1877

VILLE DE  
**CHATEAUDUN**  
Eteinte, je renais!

**VIVRE L'HISTOIRE À CHATEAUDUN**

com.murimago

# SOMMAIRE



p. 4 1870-1871 LE CONFLIT FRANCO-PRUSSIEN



p. 5 LA SITUATION EN BEAUCE



p. 7 CHÂTEAUDUN DANS LA TOURMENTE DE 1870

Octobre 1870

Le mardi 18 octobre 1870

Le mercredi 19 octobre 1870

Le jeudi 20 octobre 1870

Novembre 1870

Décembre 1870

Début d'année 1871



p. 14 HÉROÏSME ET BRAVOURE AU FÉMININ

Laurentine PROUST

Marie-Julienne JARRETHOUT

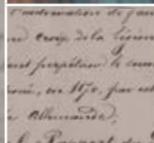
Armanda POLOUET



p. 16 LES SAPEURS-POMPIERS : LE COURAGE DES SOLDATS DU FEU



p. 18 LES RETOMBÉES NATIONALES



p. 20 LE MONUMENT DE LA DÉFENSE



p. 23 BIBLIOGRAPHIE  
REMERCIEMENTS



Les sources sont indiquées en abréviation pour chaque illustration :

SDA : Société Dunoise d'Archéologie

Ludovic Lebreton

MSP : Collection du musée des sapeurs pompiers de Châteaudun

BM : Médiathèque de Châteaudun

MM : Musée des Beaux-arts et d'histoire naturelle de Châteaudun

AM : Archives municipales de Châteaudun

# ÉDITORIAL

*"Nous ne sommes pas seulement d'une province, mais d'une région. Elle est une part de notre identité."*  
Fernand Braudel, *L'identité de la France* (1986).

1870-2020 : nous célébrons le 150<sup>e</sup> anniversaire de ce moment si singulier de notre histoire, la défense de Châteaudun. Cette bataille a été et demeure essentielle dans l'histoire de notre ville et c'est très naturellement que nous avons souhaité mettre en exergue ce **devoir de mémoire** des combats franco-prussiens d'octobre 1870 à Châteaudun.

Il y a cent cinquante ans, quatorze jours après la peu glorieuse défaite de Sedan, Châteaudun et la Beauce – autour et avec notamment Civry, Varize et Loigny-la-Bataille – vont vivre un moment d'héroïsme, d'horreur, de bravoure, de désespoir à nul autre pareil.

Ce moment où **en 1870 le nom de Châteaudun résonne aux oreilles du monde**, où de Chicago à l'Irlande la presse se fait l'écho de cette bataille où une cité, **la cité Dunoise, résiste – seule – face à la Prusse**. Ce moment est si fort et si singulier que notre ville devient **la cinquième commune française** à être honorée et décorée de la Légion d'honneur. C'est encore cette croix de la Légion d'honneur que le président de la République Patrice de Mac Mahon autorise par décret du 3 octobre 1877 à faire figurer dans les armoiries de notre ville. C'est enfin ces voies dédiées à Châteaudun qui jalonnent les grandes villes de France à Paris dès la fin du mois d'octobre 1870, à Belfort, Cannes et Rennes, mais aussi à Bordeaux, Clermont-Ferrand, à Lille et ailleurs.

En cette année 2020, si particulière elle aussi, il était de notre devoir de rendre hommage, hommage à ces soldats, à ces francs-tireurs, à Ernest de Lipowski, aux femmes et aux hommes engagés, à notre ville, à «*cette cité sans défense (...) mise à sac par une armée*» comme l'a décrite Victor Hugo, à **ces Dunoises (Laurentine Proust, Marie-Julienne Jarrethout, Armanda Polouet) et ces Dunois qui, tous unis, ont combattu ensemble avec vaillance, force, courage, héroïsme.**

À travers la beauté de ce support, sa pédagogie, son approche historique et mémorielle, ses illustrations, qui reprend celui réalisé à l'occasion du 140<sup>e</sup> anniversaire des combats, nous avons souhaité faire montre de pédagogie, d'explications et de rappels historiques à l'intention de ceux que **l'histoire de la capitale Dunoise passionne**. Cette brochure contribue en particulier au respectueux hommage qui doit être rendu à celles et ceux dont le sacrifice en 1870 nous permet, aujourd'hui, de vivre dans une Union européenne et un continent en paix.



*Fabien Verdier*

MAIRE DE CHÂTEAUDUN  
PRÉSIDENT DU GRAND CHÂTEAUDUN  
CONSEILLER RÉGIONAL  
RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE

# 1870-1871

## LE CONFLIT FRANCO-PRUSSIEN



Otto von Bismarck

Aux origines de ce conflit, est la volonté d'Otto von Bismarck de réaliser "par le fer et par le sang" l'unification de l'Allemagne. Les maladresses et l'aveuglement de Napoléon III vont lui fournir les arguments du conflit.

Le 13 juillet 1870, la dépêche d'Ems rédigée par Bismarck est considérée par la France comme une sévère humiliation. Malgré l'opposition des républicains, la guerre est déclarée par la France le 19 juillet 1870.



Napoléon III

A l'aube des premiers combats, les forces en présence sont inégales. Très inférieurs en nombre - 265 000 Français contre 600 000 Prussiens - les soldats français connaissent rapidement une succession de défaites.

La bataille de Sedan, le 2 septembre, et la captivité de Napoléon III en Allemagne entraînent la chute du régime impérial. Le 4 septembre, la République est proclamée.

Le gouvernement de Défense nationale prône la guerre à outrance. Mais il faut réorganiser les forces militaires françaises. Léon Gambetta met sur pied l'armée de la Loire, l'armée des Vosges, l'armée de l'est et l'armée du nord. L'objectif est de faire barrage à la marche prussienne sur Paris et d'avancer suffisamment pour libérer le siège de la capitale. Malgré quelques belles victoires en région Centre, l'armée de la Loire se replie vers la Mayenne, l'armée de l'est battent en retraite vers Besançon, quant à l'armée du nord, elle est défaite à Saint-Quentin le 19 janvier 1871.

Après plus de quatre mois de blocus, Paris capitule, vaincue par la famine et la puissance du feu adverse. Le 26 janvier, l'armistice est conclu et un mois plus tard le nouveau gouvernement dirigé par Thiers signe les préliminaires de paix, prélude au Traité de Francfort signé le 10 mai 1871. Si le traité met fin à la guerre franco-allemande de 1870-1871, la France n'en conserve pas moins un fort sentiment d'humiliation. La reconquête des « provinces perdues » sera l'un des motifs de déclenchement de la Première Guerre mondiale.

### LES FORCES EN PRÉSENCE

Suite au désastre de Sedan et à l'occupation de Paris, la République se doit de faire face à l'anéantissement de son armée et à la démoralisation des populations. En septembre 1870, la France compte 53 régiments mobiles constitués ; ces unités rassemblées entre Blois et Gien se voient adjoindre les premiers bataillons de Garde nationale mobilisée et les conscrits de 1870. Au total 600 000 hommes sont levés sans compter les troupes d'Algérie : la première armée de la Loire est née.

Le nombre ne supplée pas l'insuffisance de la préparation militaire et de l'équipement. Pour 25 000 chevaux nécessaires, l'armée ne dispose que de 1 800 bêtes. Les armes et les munitions manquent en dépit des réquisitions dans les villages. Les soldats partent en civil et mal chaussés. Mais plus encore, ces hommes n'ont aucune connaissance des techniques militaires, du maniement des armes et de la discipline. Même les cartes d'état-major font défaut, ce qui complique parfois les déplacements sur le terrain.

Face à cette armée hétéroclite, l'armée prussienne parfaitement équipée, solidement encadrée et endurcie par les combats victorieux de l'est, ne pouvait que vaincre.

Le franc-tireur Pierron, dessiné par lui-même



BM

## LA SITUATION EN BEAUCE

Après avoir réalisé le blocus de la capitale dès le 20 septembre, des groupes de uhlans prussiens très mobiles avancent en Beauce. Du 26 septembre 1870 au 6 janvier 1871, l'armée ennemie sillonne sans relâche et en tous sens le département d'Eure-et-Loir.



Le général Von Der Thann

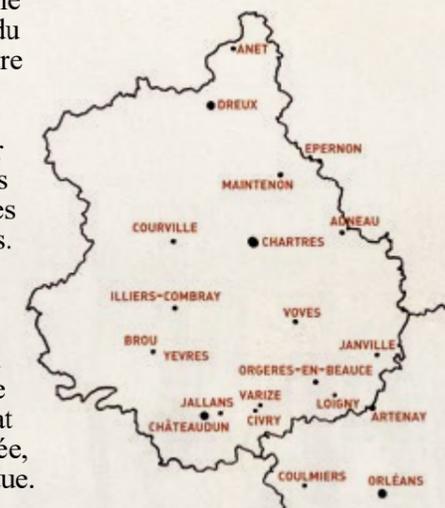
Le plan ennemi consiste à occuper deux villes stratégiques situées sur sa route : Chartres au nord, Châteaudun au sud.

Le 26 septembre, les Prussiens sont dans les régions d'Épernon et de Janville. Mais les troupes ennemies vont fondre sur Châteaudun depuis le sud-est du département.

Le 10 octobre à Artenay (Loiret), l'avant-garde française est battue par le 1<sup>er</sup> corps d'armée bavarois du général von der Tann. Après une résistance acharnée le 11 octobre, les troupes du général de La Motte-Rouge battent en retraite sur Orléans qui capitule. Gambetta confie alors le commandement de la première armée de la Loire au général d'Aurelle de Paladine. Cette armée regroupe 70 000 hommes et 150 canons.

Après la conquête d'Orléans, les Allemands se déploient sur l'Eure-et-Loir. Chartres devient un point de ralliement permettant aux différents corps d'armée prussienne d'essaimer sur l'ensemble du département et sur le Perche, sans être éloignés de l'Orléanais.

Se dirigeant vers Chartres le 14 octobre, les Prussiens, harcelés par de petites unités mobiles, incendient par mesure de représailles les villages de Varize et Civry. Les lueurs rougeoyantes du ciel et les fumées visibles depuis Châteaudun inquiètent les esprits dunois. Les Prussiens appliquent là une méthode de terreur qu'ils ont déjà exercée à Ablis une semaine auparavant. Le 13 octobre au matin, les uhlans (cavaliers armés de lances) s'avancent jusqu'à Jallans, à 2 km de Châteaudun. Et le 17 octobre, la 22<sup>e</sup> division prussienne du général Von Wittich se met en marche vers Châteaudun où elle arrive le 18. Toute la journée, Châteaudun "l'héroïque" va livrer combat avec énergie. Mais le 19 au matin, c'est le spectacle d'une ville pillée, incendiée, profondément meurtrie qui s'offre à une population abattue.



Dès lors les mouvements de l'armée allemande se font en fonction des déplacements de l'armée de la Loire.



### Les Allemands à Orléans

La ville prise le 11 octobre est aussitôt occupée par les troupes de von der Thann. Orléans devient un point fort pour les Allemands afin de faire face à l'embryon de la première armée de la Loire. « C'est de là que la division de von Wittich doit partir en direction de Châteaudun, le 17 octobre.

Illustration, Grenest, L'Armée de la Loire. Photo et texte, L. Lebreton.

## ...LA SITUATION EN BEAUCE

Orléans est évacuée le 8 novembre par les Allemands. Le 9 novembre, les soldats français offrent à la France une belle victoire à Coulmiers à l'ouest d'Orléans, de quoi redonner du baume au cœur de troupes épuisées.

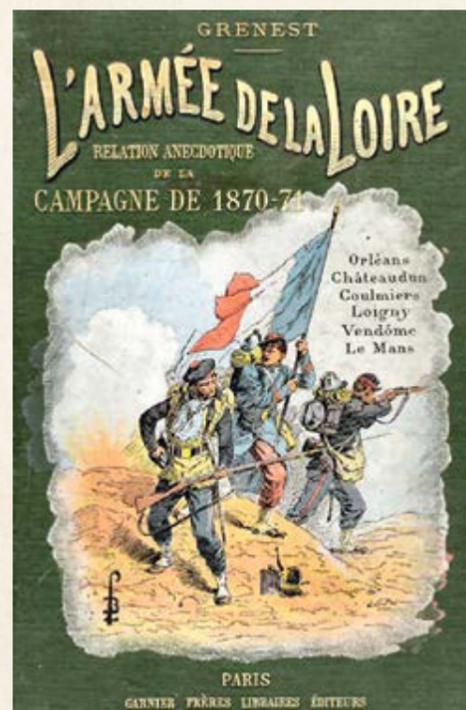
Suite à cette défaite, les Prussiens se replient sur l'Eure-et-Loir en direction du Perche. Dreux est envahie le 18 novembre. Le prince Albert bombarde Illiers le 21 novembre et envahit Brou et Yèvres. Un détachement de l'armée de la Loire commandée par le général de Sonis bat le prince Albert à Yèvres le 25 novembre, avant de se replier sur Châteaudun et Patay. L'objectif de l'armée de la Loire reste d'opérer l'ouverture de la route vers Paris pour libérer la capitale. C'est dans cet espoir que, le 28 novembre, les 18<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> corps d'armée tentent sous le commandement du général Crouzat de forcer les positions prussiennes à Beaune-la-Rolande. Au terme d'un combat difficile, les pertes françaises sont lourdes : 1000 tués, 3500 blessés et prisonniers.

De son côté, le 16<sup>e</sup> corps d'armée dirigé par le général Chanzy fait appel au général de Sonis contre l'opiniâtre résistance du 4<sup>e</sup> corps bavarois à Loigny. Avec 300 zouaves pontificaux et environ 500 francs-tireurs et mobiles, de Sonis mène toute la nuit du 2 décembre une bataille exemplaire pour reprendre le village. En dépit d'une charge héroïque, les troupes françaises sont décimées et perdent près de 9.000 hommes. L'arrivée du général de Sonis sur Loigny a permis au général Chanzy de se replier vers l'ouest.

La 1<sup>e</sup> armée de la Loire est dissoute le 6 décembre et donne naissance à la 2<sup>e</sup> armée de la Loire.

Peu de temps après, Paris affamée, épuisée, capitule le 28 janvier 1871. Le gouvernement signe un armistice qui ne concerne pas les opérations militaires engagées dans l'est. L'armistice général intervient le 15 février 1871 et la place de Belfort, dernier bastion de résistance à l'est, se rend le 18 février.

L'Eure-et-Loir a payé un fort tribut humain et matériel au conflit franco-prussien : incendies, pillages, massacres, réquisitions et contributions de guerre excessives. L'ennemi a fait preuve d'une extrême sauvagerie face à la résistance et à l'héroïsme des citoyens euréliens.



« L'objectif de l'armée de la Loire reste d'opérer l'ouverture de la route vers Paris pour libérer la capitale. »

La bataille de Loigny  
Charge des Zouaves Pontificaux,  
2 décembre 1870



## CHÂTEAUDUN DANS LA TOURMENTE DE 1870

OCTOBRE 1870

Le 29 septembre arrive dans la ville un bataillon de 700 francs-tireurs de Paris commandé par Ernest de Lipowski.

Le 2 octobre, les élections municipales portent Ernest Lumière à la tête de la mairie. Sa volonté est de se tenir à distance « des questions politiques qui divisent » pour « veiller exclusivement aux intérêts de la commune ».

Après le raid victorieux sur Ablis le 8 octobre et la prise d'Orléans par les troupes allemandes le 11, Châteaudun se sent menacé par une invasion prussienne imminente, malgré la présence des francs-tireurs de Paris, ainsi que des gardes nationaux, deux escadrons de hussards, un bataillon mobile du Loir-et-Cher et l'autre du Gers.

Le 12 octobre au soir, des éclaireurs annoncent 15 000 Prussiens avançant sur Châteaudun. Le conseil, pensant que la ville ne peut être défendue contre les forces ennemies, décide que toutes les compagnies doivent battre en retraite. Dans une grande hâte, gendarmes, francs-tireurs, mobiles et hussards évacuent Châteaudun. La Garde nationale est désarmée non sans quelque protestation. Le lendemain, après les critiques du préfet, le conseil redonne les armes et les troupes parties vers Courtalain reviennent. Dans la nuit glaciale du 13 au 14 octobre, des barricades s'érigent partout dans la ville sous le commandement militaire d'Ernest de Lipowski.

Le 15 octobre 1870, l'état de siège est déclaré. Au loin, les lueurs d'incendie de Varize et Civry confirment que les Prussiens sont à une dizaine de kilomètres de Châteaudun.



Ernest de Lipowski



Drapeau de la Fédération des francs-tireurs de Paris, Défenseurs de Châteaudun



**L'affaire d'Ablis**  
Les francs-tireurs de Paris ramènent à Châteaudun les 68 Bavarois faits prisonniers lors de l'attaque nocturne d'une position avancée ennemie, dans la nuit du 7 au 8 octobre. Après ce coup d'éclat, les adversaires redoutent ces hommes, qu'ils surnomment les « hirondelles de la mort ».

Illustration, Grenest, L'Armée de la Loire.  
Photo et texte, L. Lebreton.

## LE MARDI 18 OCTOBRE 1870

### Châteaudun dans la matinée

Depuis quelques jours, les nouvelles qui parviennent des villages voisins sont inquiétantes : Varize et Civry ont été totalement ravagées par l'ennemi prussien. Sous le commandement militaire du lieutenant-colonel Ernest de Liposwki, les Dunois ont érigé 28 barricades à chaque issue de la ville. La ville sera défendue jusqu'au bout ! Mais le maire Lumière et le sous-préfet sont inquiets : Châteaudun ne compte que 1200 francs-tireurs, gardes nationaux sédentaires et sapeurs-pompier.

Vers midi, la première alerte arrive : des cavaliers s'avancent tranquillement sur la route d'Orléans en direction de Châteaudun. Le tocsin résonne dans les églises de Châteaudun et les soldats sont envoyés aux barricades et sur des positions avancées aux abords de la ville. Une force militaire prussienne emmenée par le général von Wittich se présente à l'est : environ 10 000 hommes et une trentaine de pièces d'artillerie.

Les coups de canons dirigés vers le poste de défense établi à la gare donnent le signal de l'attaque. Plus de 2000 obus s'abattent sur la ville tout au long de la journée dans un fracas continu. Les bâtiments s'effondrent dans un bruit de tonnerre.

Les édifices publics sont particulièrement touchés. Le clocher de l'église Saint-Valérien s'est effondré. L'hôtel de la sous-préfecture est percé d'une multitude de projectiles. L'hôpital, isolé et portant un grand drapeau flottant, est traversé par les obus.

### Le combat des barricades

(de 14 à 18 heures)

La pression exercée par les troupes prussiennes force les défenseurs positionnés à l'est de la ville à se replier derrière les barricades.

A proximité de la barricade de Chartres, le lieutenant Brugnères, pris d'une héroïque folie, enjambe les cadavres et vient se placer debout sur la barricade. Il tire sur les fenêtres où sont postés les Allemands. Et les soldats, ayant retrouvé de la vaillance, ne tardent pas à reprendre le combat.

A la barricade d'Orléans, c'est Marie-Julienne Jarrethout, la cantinière des francs-tireurs, qui agite un mouchoir dès que l'ennemi est en vue. A ce signal, une décharge part aussitôt de la barricade.

Plus loin, Laurentine Proust, tend un Chassepot à un défenseur blessé et lui montre comment il fonctionne. « Allons ! Du courage ! » lui lance-t-elle avant de repartir ravitailler les combattants en munitions.

La barricade tournée  
tableau du peintre Félix Philippoteaux



Ce tableau montre un épisode marquant de la journée du 18 octobre. Il s'agit du moment où les troupes prussiennes tentent une manœuvre de contournement des barricades, en passant par les jardins. Ici, elles déboulent par-dessus un mur se trouvant en arrière de la barricade de la rue Galante (actuelle rue de Civry). Quelques combattants français (francs-tireurs, gardes nationaux et civils) postés de chaque côté de la rue tentent de les repousser en leur tirant dessus. Pendant ce temps, une habitante de Châteaudun porte secours à un combattant français blessé (en bas à droite) alors qu'un franc-tireur de Paris se replie. Deux défenseurs s'écroulent sous les balles prussiennes. Mais un fantassin ennemi, lui aussi blessé, tombe du mur par où ses camarades en nombre s'infiltrèrent. C'est le moment le plus critique de la bataille, puisque c'est par cette attaque surprise que les troupes prussiennes investissent la ville. À partir de là, le commandant Ernest de Lipowski ordonne la retraite.

Vers 20 heures, un groupe de soldats prussiens débouche sur la place. Mais la résistance n'a pas dit son dernier mot. Sous les ordres du capitaine Ledeuil, une partie des défenseurs restés dans la ville s'élance depuis la rue d'Angoulême (actuelle rue Gambetta).

Commence alors sur la place un terrible combat nocturne, immortalisé par le peintre Philippoteaux. Par trois fois, l'ennemi est repoussé dans les rues de Chartres (actuelle rue Jean Moulin) et d'Orléans (actuelle rue de la République).

Malgré ces derniers élans de courage, les défenseurs doivent renoncer à prolonger ce combat dont l'issue est désormais sans espoir. Les derniers combattants se retirent en bon ordre par le faubourg Saint-Jean, laissant finalement la ville aux mains des Prussiens.

Le soir du 18 octobre  
tableau du peintre Félix Philippoteaux



Au premier plan, sur la gauche, abrités derrière une charrette, 2 gardes nationaux, 3 francs-tireurs et 2 civils tirent sur les Prussiens arrivant de la rue de Chartres (au fond). Ils sont armés de modernes fusils Chassepot, de fusils obsolètes dits à tabatière et de fusils de chasse. Au milieu de la place, des fantassins ennemis et des combattants français gisent sur le sol.

Sur la droite, un groupe de francs-tireurs de Paris et de gardes nationaux s'élance « baïonnette au canon » sur la formation prussienne. Enfin, à l'extrême droite, des sapeurs-pompier et d'autres francs-tireurs et gardes nationaux chargent les Prussiens, alors que la ville brûle tout autour.

Henri-Félix-Emmanuel  
Philippoteaux (1815-1884)

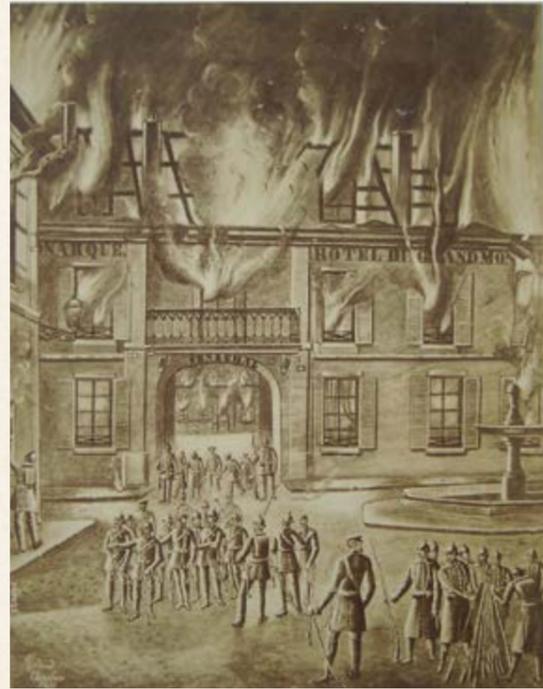
A 17 ans, Félix Philippoteaux entre à l'école des Beaux-arts dans l'atelier de Léon Cogniet et expose au Salon dès 1833. Spécialiste des scènes de batailles des armées napoléoniennes, il est aussi graveur et travaille pour de grandes maisons d'édition et divers journaux. Louis-Philippe lui commande des œuvres pour les galeries historiques du Château de Versailles. En 1840, il découvre l'Algérie et peint de nombreuses œuvres orientalistes. Au Salon des artistes indépendants de 1879, il présente son tableau *Le soir du 18 octobre*. Philippoteaux propose à la ville de Châteaudun de lui en faire don pour qu'il soit présenté dans l'Hôtel de ville.

Dans son courrier de donation, il se propose, sur son tableau, de « compléter d'après nature les portraits des personnes qui se sont particulièrement distinguées ». Parallèlement, il fait carrière aux Etats-Unis avec son fils Paul, avant de mourir à Paris en 1884. Le 10 novembre 1884, monsieur Isambert, alors Premier adjoint, représente la ville de Châteaudun à ses obsèques. En remerciement, Paul Philippoteaux donne à la ville le tableau *La Barricade tournée*.

## CHÂTEAUDUN SOUS L'EMPRISE DES PRUSSIENS

Les Prussiens envahissent toute la ville, la partie située entre la place centrale et la gare étant incendiée. Sur leur passage ils violentent les habitants, pillent et brûlent les maisons, dont plusieurs sont encore occupées.

Rue de Chartres, l'hôtel du Grand Monarque est incendié par les Prussiens et totalement détruit. Il ne sera pas reconstruit et la rue du mail sera percée à son emplacement. La presse nationale accusera à tort l'état-major prussien d'avoir ordonné et déclenché l'incendie de l'hôtel après s'être fait servir un copieux repas par les propriétaires. La propagande permet ainsi d'ériger Châteaudun, ville meurtrie, en symbole des exactions allemandes pendant la guerre.



Soirée du 18 octobre 1870,  
le Grand Monarque en flammes



Rue de Châteaudun en ruines  
Photo de Brossier Charlot

Louis Henri Brossier, dit Brossier Charlot (1818-1874)

Né dans la Sarthe, Louis Henri Brossier entre dans la garde nationale de Châteaudun en 1848.

Dès le début de l'année 1854, il exerce ses talents de photographe en réalisant des portraits au daguerréotype et, en 1856, il ouvre le premier atelier de photographie à Châteaudun.

En 1870, il s'illustre comme simple homme du rang d'un bataillon de la garde dans la défense héroïque de la cité. Équipé d'un fusil Chassepot, Brossier Charlot est le premier à ouvrir le feu face à l'ennemi sur la barricade dressée au coin de la rue de Chartres et du Clos de Bel Ebat (actuel collège-lycée Emile Zola). Sa vaillance au combat ce 18 octobre 1870 lui vaut d'être fait chevalier de la Légion d'honneur.

C'est aussi à cet homme d'exception que nous devons le témoignage vivant d'une ville en ruines après la tragique journée du 18 octobre. Les tirages qu'il réalisa alors furent mis en vente au profit de la population sinistrée.



Illustration, Grenet, L'Armée de la Loire.  
Photo et texte, L. Lebreton.

### Incendie de Châteaudun

En représailles de la farouche résistance de la ville par des troupes irrégulières, les Prussiens incendient la ville, conformément aux ordres du haut commandement allemand. 235 maisons sont détruites, le tiers de la ville haute est en ruines.



Mondouct, défense de Châteaudun  
18 octobre 1870. Peintre Louis Moullin

## LE MERCREDI 19 OCTOBRE 1870

Le 19 octobre au matin, la ville n'est que ruines : les maisons rue du Sépulcre (rue Belfort) et près du Champdé, ainsi que dans la rue Dunoise (rue Péan) sont brûlées ; les obus ont disloqué le campanile de l'hôtel de ville et arrêté son horloge à 4h50 ; l'Hôtel-Dieu, les églises de la Madeleine et de Saint-Valérien sont endommagées ; de la gendarmerie, rue de Bel-Air (rue de Varize), et de l'ancien grenier à sel (place du 18 octobre), il ne reste que quatre murs calcinés ; la poste, les marchands et les épiciers sont pillés et la correspondance est disséminée dans la rue.

A la mairie, les Prussiens demandent à M. Lumière une contribution de guerre qui s'élève à 200 000 fr, ainsi que 1500 couvertures, 400 litres d'eau-de-vie, 11 kg de café, 100 kg de sel et 200 hectares d'avoine. Les conseillers municipaux ont réussi à récolter 32 000 fr auprès des citoyens restés en ville. Le maire obtient la diminution de cette dette à 52 000 fr. Il reste donc 20 000 fr à trouver.

Défense héroïque de Châteaudun



## LE JEUDI 20 OCTOBRE 1870

A 4 heures du matin, le 20 octobre, la division prussienne quitte Châteaudun en se dirigeant vers Bonneval. La priorité de cette matinée est d'éteindre tous les incendies. Des secours s'organisent. Les pompiers interviennent à la maison de M. Lucas père, au n° 23 rue de Chartres (actuellement la sous-préfecture), où plusieurs personnes se trouvent enfermées dans la cave. Le jeune pompier Duhamel s'engouffre dans l'étroit soupirail et remonte trois personnes vivantes – dont M. Ribert, un huissier de la ville. Mais l'ancien notaire, M. Lucas, sa fille et deux domestiques ont péri étouffés.

Ces journées entrent dans l'histoire comme l'héroïque défense de Châteaudun. Mais les pertes sont lourdes. Les six heures de bombardements et les neuf heures de combats ont coûté la vie d'une cinquantaine de combattants français. Environ 80 soldats sont blessés et 110 ont été faits prisonniers. Les civils n'ont pas été épargnés : 19 morts à déplorer.

Du côté prussien, on dénombre une centaine de soldats tués et blessés, dont une quinzaine de morts.

Châteaudun devra, une fois de plus, « renaître de ses cendres ».

A la suite de cette bataille et alors qu'elle tente de panser ses plaies, la ville de Châteaudun va connaître plusieurs nouvelles frayeurs. Chaque passage de troupes bavaroises livre un goût amer aux habitants tenus de les loger dans les meilleures conditions. Ces scènes, qui vont se répéter pendant quatre mois, laissent la ville meurtrie.

Le 31 octobre, les hussards bleus apposent à l'hôtel de ville la capitulation de Metz et des 173 000 prisonniers français. Pour éviter la démoralisation des Français et par conviction patriotique, Gambetta fait placarder dans les mairies l'ordre de levée en masse et la volonté d'une guerre à outrance.

La marche en avant de l'armée de la Loire jette l'effroi dans la ville. Après quelques jours de sécurité relative, chacun entasse dans les caves ou les greniers, vaisselles, matelas et autres biens personnels et quitte la ville vers le Perche. On pressent que Châteaudun aura bientôt un rôle à jouer dans les événements.

Le 10 novembre, environ 10 000 hommes de l'armée de l'ouest, menés par le commandant Charrette, se présentent à Châteaudun. Ils sont exténués. On en loge partout, à la gare, au château, sur les boulevards extérieurs... même dans les églises et chez l'habitant. 1500 mobiles du Gers les rejoignent bientôt.

Le 11 novembre, on apprend qu'Orléans est libéré de l'occupation allemande et, le 13, la victoire de Coulmiers redonne espoir. Ce même jour les troupes repartent vers Bonneval, Orléans et Toury.

Quelques jours plus tard, la ville accueille une partie du 17<sup>e</sup> corps commandé par le général de Sonis, suivi par un long cortège de voitures de munitions et d'approvisionnement.

« 30 pièces de canons sont rangées sur le mail et la place St André. La place royale est encombrée de voitures et fourgons ». [Montarlot]

Le lendemain, le général et ses hommes repartent. Des rumeurs d'arrivée des Prussiens par Brou incitent les francs-tireurs et la population à ériger des barricades dans le faubourg de Saint-Jean. Mais le calme règne jusque dans les environs, alors que Nogent est occupé par les Bavarois.

Toute la journée du 25 novembre, Châteaudun vit dans la confusion des mouvements de troupes. Deux batteries d'artillerie sont braquées sur le mail en direction de la route de Brou par laquelle on attend l'ennemi. Le 26 au soir, la rumeur enfle de l'arrivée imminente des Bavarois. Les troupes de Châteaudun et alentours se replient vers Beaugency, Patay et Orgères.

A 5 heures, le 27 novembre, un corps d'environ 12 000 hommes de l'armée bavaroise commandé par le général von der Thann envahit la place. Logés chez l'habitant, ils font payer à la ville de lourdes réquisitions : nourritures, chevaux, vêtements, mobilier... Le général von der Thann a installé son quartier général à la sous-préfecture et, mécontent de ne pas y trouver le sous-préfet, organise dans la cour un grand feu avec une partie des archives et registres administratifs. L'épaisse fumée qui s'élève sur la ville réveille de sinistres souvenirs.

Le lendemain, l'armée bavaroise reprend la route. Le canon gronde au loin, du côté de Loigny et à moindre distance, sur les bords de la Conie aux abords de Varize. Les nouvelles qui parviennent en ville sont alarmantes.

« Le 11 novembre on apprend qu'Orléans est libéré de l'occupation allemande... »



Le général Sonis

### L'armée de la Loire à Châteaudun

En novembre 1870, le 17<sup>e</sup> corps de Sonis bivouaque dans Châteaudun. Les campements des soldats sont déplorables, le temps est mauvais, nourriture et matériel manquent. La ville ne peut fournir assez de logements pour ces hommes de l'armée de la Loire.

Illustration, Grenest, L'Armée de la Loire. Photo et texte, L. Lebreton.



Illustration, Grenest, L'Armée de la Loire. Photo et texte, L. Lebreton.

### Le passage Saint-Pierre

Le 13 décembre 1870, quatorze uhlans tombent dans une embuscade à Châteaudun. Trois sont tués, quatre blessés et six sont prisonniers. Deux cavaliers se sont échappés en descendant les 200 marches du passage Saint-Pierre, avant d'être arrêtés près du pont Saint-Médard.

Nos troupes victorieuses le 1<sup>er</sup> décembre à Villepion, battues le 2 à Loigny, ont évacué Orléans. Le moral est au plus bas lorsqu'arrive à Châteaudun une cinquantaine d'éclaireurs prussiens précédant des fantassins qui doivent assurer, jusqu'à la fin de la guerre, le passage de troupes militaires ennemies par la ville. Bientôt suivis par des Bavarois venant de Bonneval, ils apprennent que les francs-tireurs de la Gironde et de la Bretagne arrivent à marche forcée sur Châteaudun. Ils préfèrent se replier sur Bonneval. A ce moment 400 francs-tireurs bretons les prennent en chasse. La nuit et le brouillard auront raison de la fuite des Bavarois.

Le 13 décembre un événement va marquer pour longtemps les esprits. Une fusillade éclate rue royale (rue du Maréchal Lyautey) et rue de la Madeleine. Les francs-tireurs embusqués autour de la place tirent sur 14 uhlans venus en reconnaissance. Pour échapper aux tirs, ils se réfugient dans le cloître St Roch. Pris dans cette impasse, deux uhlans réussissent à descendre à cheval les 200 marches qui longent le château avant d'être capturés près du pont. trois morts, des blessés, des prisonniers allemands, la ville craint les représailles.

Et si des coups de feu se font entendre du côté de la gare, il ne se passe rien en dépit des rumeurs. Deux jours après l'attaque des francs-tireurs, un nouvel escadron de uhlans envahit la place. M. Lumière, maire, M. Renou, adjoint, et M. Humery, conseiller, sont retenus à l'hôtel de ville. Ordre est donné de déposer toutes les armes à la mairie.

Durant cette occupation, un incident sème la panique dans la population. Un Prussien, entré dans l'église de la Madeleine, en ressort blessé au bras, hurlant qu'il a été victime d'un coup de feu. Aussitôt la ville est contrainte à verser 50 000 francs au commandant allemand qui ordonne de trouver le coupable. L'affaire ne tarde pas à être élucidée. Heureusement la ville est mise hors de cause (le uhlan s'est blessé accidentellement), le commandant restitue les 50 000 francs.

### DÉBUT D'ANNÉE 1871

Après quelques jours d'occupation, les troupes évacuent Châteaudun mais d'autres ne tardent pas à surgir. La ville est épuisée. Depuis l'arrivée des premiers soldats, elle fournit pour 3000 francs par jour de réquisitions en nature. Chevaux, bestiaux et fourrage manquent. Châteaudun vit au rythme des passages de troupes bavaroises et prussiennes.

La crainte de voir revenir l'ennemi et le manque de nouvelles alimentent l'impression d'occupation. L'hiver est particulièrement rude. Il faut attendre la fin janvier pour que la vie reprenne son cours. Le marché du 19 janvier s'anime pour la première fois depuis le 18 octobre 1870.

Parvient la nouvelle de la capitulation de Paris et les jours suivants, après cinq mois de claustration, la population reçoit quelques lettres et journaux. Des bataillons d'infanterie prussiens et bavarois continuent de séjourner à Châteaudun une nuit ou deux, s'abreuvant et se nourrissant chez l'habitant, mais aucun incident notable n'est à déplorer.

Le 26 février 1871, on annonce la ratification des préliminaires de la paix. Les conditions sont écrasantes pour la France mais les Dunois veulent croire en des jours meilleurs.

Châteaudun doit attendre le 11 mars pour que cesse de résonner dans les rues le pas de l'infanterie allemande.

Ruines de la rue d'Orléans après les combats du 18 octobre 1870 (détail). Louis Moullin



# HÉROÏSME ET BRAVOURE AU FÉMININ

des francs-tireurs de Paris et des compagnies de francs-tireurs venues de Nantes, de Cannes et du Loir-et-Cher, soit environ 1 200 combattants.

La volonté des Dunoises et Dunois de défendre leur ville constitue un fait sans précédent. Le 18 octobre aucune sommation, aucune déclaration ne précède l'agression mais les faits connus de Civry et Varize ont maintenu l'équipe municipale aux aguets. On ne compte dans la ville que le bataillon

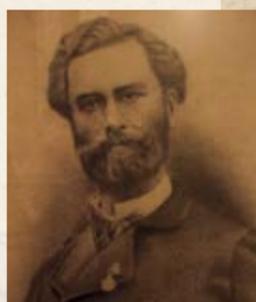


## LAURENTINE PROUST

Née en 1852 dans l'échoppe d'un sabotier, cette jeune fille de 18 ans, lors des combats du 18 octobre, descend dans la rue et rejoint son père sur la barricade. Lasse d'être inactive, elle décide d'aller, de barricade en barricade, ravitailler en munitions les combattants. Voyant un partisan blessé, elle n'hésite pas et se précipitant, enlève le blessé dans ses bras, le traîne hors de portée des Prussiens lui sauvant ainsi la vie.

Après la guerre, elle déménage avec ses parents à Château-du-Loir, dans la Sarthe. Elle y exerce le métier de lingère, puis de sabotière. Elle fut ensuite employée de librairie puis libraire elle-même pendant 20 ans.

En 1897, elle épouse le lieutenant-colonel Ledeuil. Elle meurt à Château-du-Loir le 10 janvier 1928. En 1873, la ville de Châteaudun lui offre une médaille de vermeil des combattants de Châteaudun gravée à son nom, ainsi qu'un livret de Caisse d'Épargne avec la somme de 500 francs. Le même jour, le lieutenant-colonel Ledeuil lui remet un coffret nécessaire de couture sur lequel est inscrit « A Laurentine Proust, les francs-tireurs de Châteaudun ». A Châteaudun, la rue qui relie la place de la Liberté à la place des Gravières porte son nom.



Portrait d'Edouard Ledeuil  
J.H. Le Lidéc

## Edouard Ledeuil (1838-1905)

Edouard Charles Nicolas Ledeuil est né le 2 mars 1838 à Rennes. Après une formation militaire à Saint-Cyr, il est nommé capitaine de l'une des compagnies de francs-tireurs de Paris. Il s'illustre lors des combats du 18 octobre 1870 à Châteaudun. Après la guerre, il écrit de nombreux ouvrages dont des poèmes et un livre : *Les défenseurs de Châteaudun francs-tireurs de Paris-récits et documents officiels de leur campagne pour servir à l'histoire de la défense nationale*.

Il termine sa carrière militaire au grade de lieutenant-colonel. Tout au long de sa vie, il participera aux commémorations du 18 octobre à Châteaudun.

En 1897, il épouse en secondes noces Laurentine Proust qui s'était vaillamment illustrée durant les combats du 18 octobre. Il décède à Château-du-Loir le 1<sup>er</sup> janvier 1905.

A Châteaudun, une rue porte son nom : elle relie la place François de Tessan à l'avenue des Roses.

## MARIE-JULIENNE JARRETHOUT

Née le 30 juillet 1817 à Ploërmel dans le Morbihan, Marie-Julienne Biochain appartient à une vieille famille dans laquelle sont conservées intactes les traditions de patriotisme national. Fille d'un chevalier de la Légion d'honneur, elle se marie d'abord à un ancien sous-officier, Pélicot, dont elle aura 2 fils. Veuve, elle épouse en secondes noces François Jarrethout. Lorsque la guerre éclate en 1870, elle s'engage en qualité de cantinière-hospitalière au 1<sup>er</sup> bataillon des francs-tireurs de Paris-Châteaudun en même temps que son mari et ses deux fils Emile et Louis (26 et 33 ans). Elle se rajeunit de 10 ans de crainte de ne pas être acceptée.

.../...

Le rôle des cantinières est de subvenir aux besoins matériels des soldats : vente de boissons, tabac, objets de première nécessité, le lavage des vêtements, la réparation de certains effets personnels et surtout elles soignent les malades et portent assistance aux blessés. Elles sont vêtues d'une version féminisée de l'uniforme de leur corps d'appartenance : généralement un pantalon, avec par-dessus une jupe courte au genou, un chapeau et un tonnelet. Madame Jarrethout ne se contente pas de cela, c'est aussi une combattante : vêtue d'habits d'homme, elle fait le service d'éclaireur, distribue les munitions, prend les armes et s'implique dans les combats. Elle relève et met en lieu sûr les blessés, procédant elle-même aux premiers pansements.

Après les combats de Châteaudun, elle participe à plusieurs batailles : Coulmiers, Patay, Saint-Péravy-la-Colombe, Le Mans, Alençon...

Surnommée la « Mère des volontaires », elle reçoit la Légion d'honneur en 1880 par décret du 14 juillet 1880. Elle sera seule cantinière de l'armée française à recevoir cette distinction. A partir de 1890, les cantinières ne portent plus d'uniforme, elles ne sont plus autorisées à aller sur les champs de bataille, elles restent dans les casernes. Elles disparaissent complètement de l'armée française en 1914. Madame Jarrethout restera le symbole de ces cantinières héroïques. Elle meurt à Paris le 23 août 1905.

Depuis, une délibération du conseil municipal du 30 août 1953, une rue de Châteaudun, située entre le boulevard Toutin et le Boulevard Jean Jaurès, porte son nom.

Marie-Julienne Jarrethout

Ce portrait a été peint par A. Grasse après 1880, puisqu'elle porte sur ce portrait la Légion d'Honneur.



## ARMANDA POLOUET, LA SŒUR DES HOMMES

Née en 1838 à Touques, Armanda Polouet vit depuis 20 ans à Châteaudun lorsque la guerre de 1870 éclate. Dès le début, elle demande à être dame correspondante de la Société de secours aux blessés militaires.

Dans une correspondance du 15 juin 1871, elle relate les faits qu'elle a vécus à Madame de Flavigny, présidente du comité de secours aux blessés de terre et de mer. Elle raconte que le 18 octobre, elle se rend à l'hospice des vieillards pour protéger les infirmes que cette maison renferme. Mais elle se rend compte qu'elle ne pourra aller au centre de la ville, tant la fusillade est importante. Elle va de l'hôpital à l'asile de vieillards pour être la première à recevoir les blessés.

Le lendemain matin, accompagnée de sa tante, de la sœur supérieure de l'hospice et d'une garde-malade, elle franchit la barricade qui la sépare de la place pour aller relever les blessés dans les quartiers où, la bataille finie, l'incendie continue ses ravages. Face au général prussien qu'elles rencontrent et à qui elles demandent si elles doivent relever les blessés, ce dernier les laisse passer, respectueux de ce courage. Aussitôt les pompiers se mettent aux pompes et Mademoiselle Polouet court avec sa tante dans les quartiers où l'on s'est battu. Elles visitent toutes les barricades, sondent toutes les maisons, pendant 5 jours et 5 nuits veillent les blessés, les protègent et inspirent un tel respect aux Prussiens qu'ils leur obéissent quand elles leur demandent d'être attentionnés pour leurs blessés. Mais inquiète pour sa grand-mère de Mondoubleau, à qui on avait dit qu'elle avait été massacrée, elle va la rejoindre pour la consoler. La guerre finie, sa vie militante continue. Elle continue d'aider, de panser, de consoler, de faire des démarches pour obtenir la régularisation des actes de l'état civil.



La barricade tournée (détail).  
Philippoteaux

## LES SAPEURS-POMPIERS : LE COURAGE DES SOLDATS DU FEU

Le dimanche 16 octobre 1870, le capitaine Géray réunit la compagnie de sapeurs-pompiers à l'hôtel de ville pour établir les services. Trois pompes sont réparties dans les différents quartiers de la ville :

- la première à l'angle des rues de Bel-air (actuelle rue de Varize) et de Jallans commandée par le lieutenant Clément
- la seconde à l'angle des rues du Guichet et de la Madeleine sous les ordres du sous-lieutenant Gougeon
- la troisième à l'angle des rues de Saint-Valérien et Lambert Licors confiée au sergent-major Vallée.

Le lundi 17 octobre, on s'assure du bon fonctionnement des pompes et il est recommandé aux habitants de faire des provisions d'eau, afin de pouvoir éteindre à la main, dès le début, les incendies occasionnés par les obus.

Dès le 18 octobre, à midi, l'ennemi prend ses positions autour de la ville. Le bombardement commence pour durer jusqu'à sept heures du soir. Aussitôt les sapeurs-pompiers courent à leurs postes.

La première pompe est placée au pied de l'église Saint-Valérien, mais on la transporte au carrefour du Hasard (à l'emplacement de la statue du Gaulois vaincu, rue Gambetta) pour éteindre l'incendie de la maison de M. Lecesne, imprimeur à l'angle des rue d'Angoulême (actuelle rue Gambetta) et de Blois (actuelle rue André Gillet)

La troisième pompe éteint le feu dans une maison rue Saint-Valérien et n'est abandonnée que lorsque les Prussiens franchissent les barricades voisines.

Dans le quartier de la Madeleine, la deuxième pompe n'a pas à fonctionner. M. Lumière, maire, et M. Humery éteignent le feu communiqué par les obus sans discontinuer à l'hôtel de ville.

Le lendemain, le sous-lieutenant Gougeon accompagne Antoine Sence, juge de paix, Gorteau, juge et Montarlot, substitut, pour demander aux chefs prussiens la cessation des hostilités et l'autorisation d'éteindre les incendies. Un sauf-conduit est délivré à l'officier des pompiers qui part chercher sa pompe place de la Madeleine : ce papier lui permet de faire face à la menace d'un Prussien et de faire relâcher plusieurs prisonniers.

La pompe est portée rue de Chartres et à l'hôtel de la place où l'on arrête le fléau.

Le lieutenant Clément, forcé d'abandonner sa pompe le matin, est prévenu de l'autorisation d'extinction des feux. Il place donc une pompe à l'angle des rues de Bel-Air (actuelle rue de Varize) et d'Orléans (actuelle rue de la République). Mais sa marche est retardée par les Prussiens qui envahissent les rues, empêchent la circulation des pompes et font prisonniers les pompiers. M. Clément arrêté durant quatre heures n'est relâché que sur présentation du sauf-conduit.



capitaine Géray

MSP

« au moment de leur  
départ, les Prussiens  
incendient encore... »

Toute la journée et la nuit suivante, les sapeurs Duhamel père et fils et Dantan travaillent constamment à la pompe. Le jeune Duhamel accomplit plusieurs sauvetages : il descend dans la cave de M. Lucas rue de Chartres d'où il retire quatre personnes ; à l'hôtel de la place, il fait sortir trois chevaux de l'écurie en flammes.

Le jeudi matin, au moment de leur départ, les Prussiens incendient encore, près du Champdé, des maisons qui les ont abrités pendant deux jours. Mais des secours apportés promptement arrêtent les progrès du feu dans ce quartier.

La pompe de Saint-Denis-les-Ponts arrive. Des pompiers de Thiville viennent remplacer dans la soirée leurs collègues de Châteaudun, épuisés de fatigue. Sous la direction du capitaine Géray, ils s'établissent rue Dunoise (actuelle rue Péan) et rue du Sépulcre (actuelle rue de Belfort) et surveillent l'hôtel de la place, toujours menacé.

Les jours suivants, les pompes ne servent qu'à éteindre les foyers incandescents et on commence les déblaiements.

L'incendie a détruit dans la ville 235 propriétés bâties, et aux abords de Châteaudun, la maison de Mondoucet et le hameau de la Guinguette.

197 maisons ont été brûlées de la main des Prussiens. Les obus n'ont mis le feu qu'à huit bâtiments.

15 personnes ont péri dans les flammes.

Plus de 300 maisons ont été atteintes par le bombardement.

Un sapeur honoraire de la compagnie des pompiers, Charles Petit a été tué. Le pompier Riet père est légèrement blessé. Le sapeur Coursimault, déjà mis à l'ordre du jour pour sa conduite pendant la guerre de Chine et qui a voulu faire le coup de feu, a été emmené prisonnier.



MSP



# LE MONUMENT DE LA DÉFENSE

La guerre de 1870 a profondément marqué la population française. Après la paix, les monuments commémoratifs fleurissent autour des champs de bataille. Les communes, encouragées par les comités locaux du Souvenir français, sont le plus souvent à l'origine des souscriptions destinées à financer ces édifices.

A partir de 1875, les autorités souhaitent donner une image plus réaliste avec la multiplication des statues représentant le plus souvent des mobiles de la garde nationale. Le simple soldat est honoré, figé dans son sacrifice. Ces statues font l'objet d'un concours ouvert aux artistes.

Ces monuments commémoratifs distinguent aussi parfois la bravoure d'un corps d'armée particulier. Souscrire implique l'engagement de verser une certaine somme. Les listes de souscripteurs sont publiées par la presse. Les souscripteurs forment entre eux une association informelle, incarnée par un comité de souscription. C'est une reconnaissance collective de services rendus au pays.

Par délibération du 19 août 1882, une commission est nommée pour l'érection du monument commémoratif de la défense de Châteaudun pendant la journée du 18 octobre.



MM  
Jour de l'inauguration

## Le sculpteur, Antonin Mercié

Marius-Jean-Antonin Mercié, sculpteur et peintre français, est né à Toulouse le 30 octobre 1845.

Il réalise, sur le thème du patriotisme, plusieurs œuvres liées à la guerre de 1870 : « *Gloria Victis* » : gloire aux vaincus (1874), œuvre en plâtre de 2 mètres de haut actuellement exposée au Petit Palais à Paris. « *Quand même* » groupe érigé sur la place d'armes à Belfort (1882).

Il fait également de nombreux tombeaux des écrivains, d'auteurs ou de personnages célèbres : par exemple le tombeau monumental de Louis Philippe et Marie Amélie de Bourbon situé à la Chapelle royale de Dreux.

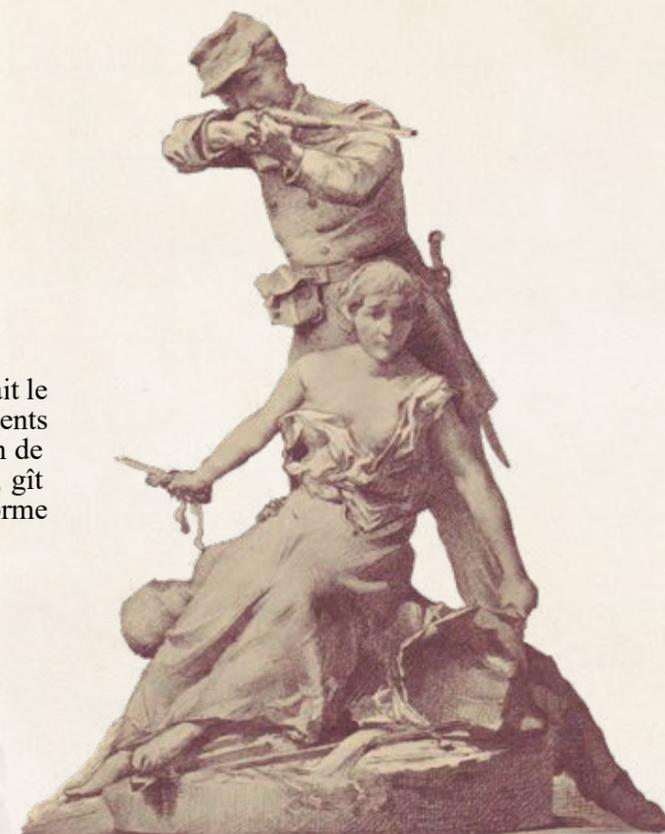
Tout au long de sa carrière, il sera de nombreuses fois récompensé : Médaille d'honneur à l'exposition universelle de 1878 et Grand prix à celle de 1889.

A partir de 1880, il s'oriente vers la peinture et devient professeur de sculpture et de dessin à l'École des Beaux-arts de Paris. Il sera nommé Président de la Société des artistes français en 1913.

Il meurt à Paris le 14 décembre 1916.

## La représentation du monument

Debout un garde national, armé d'un fusil à piston, fait le coup de feu. Il protège une jeune femme qui les vêtements en lambeaux va succomber : c'est la personnification de la ville de Châteaudun. Entre les deux personnages, gît un officier de francs-tireurs qui s'est fait tuer. L'uniforme des francs-tireurs figure ainsi au monument.



## Les inscriptions

Monument érigé à la mémoire des défenseurs  
de Châteaudun par souscription nationale

L. Baudet, maire

Renault, président du Comité Chedanne

Civry le 15 octobre 1870

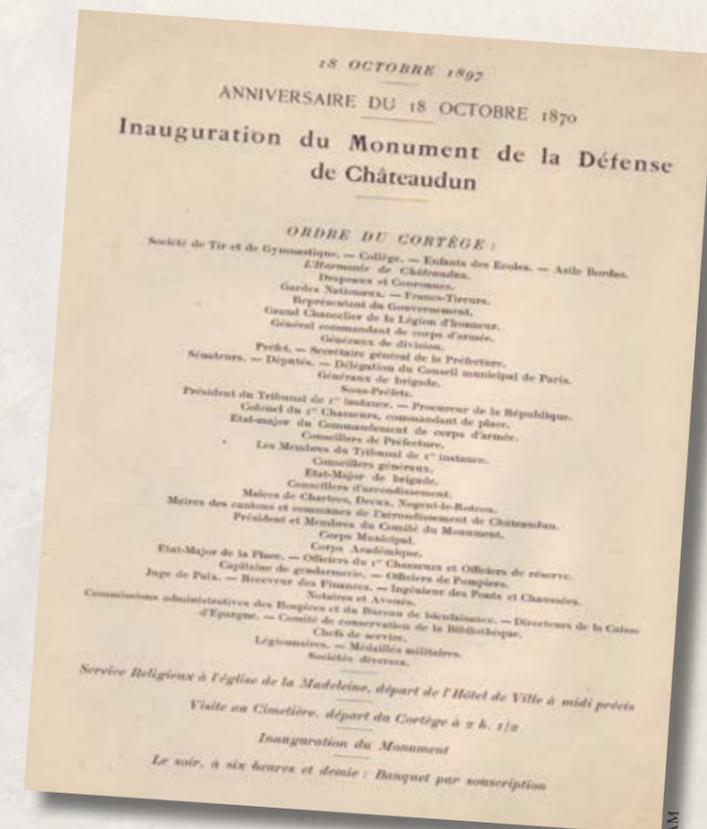
Varize le 15 octobre 1870

## Son inauguration

Le 18 octobre 1897, à l'occasion du 27<sup>e</sup> anniversaire de sa défense héroïque, la ville de Châteaudun inaugure ce monument par une cérémonie prestigieuse. La presse nationale relate cette journée mémorable pour les Dunois.

Le cortège impressionnant se compose d'enfants, d'associations, de personnalités départementales, nationales, politiques, militaires, d'enseignants.

Un service religieux se tient à l'église de la Madeleine, puis après la visite au cimetière où s'élève le monument érigé en 1873, le monument de la défense est inauguré. La journée se clôt par un banquet sur souscription.



# ...le monument de la défense

Au cimetière du Champdés s'élève le monument funéraire à la mémoire des victimes de la défense de Châteaudun.

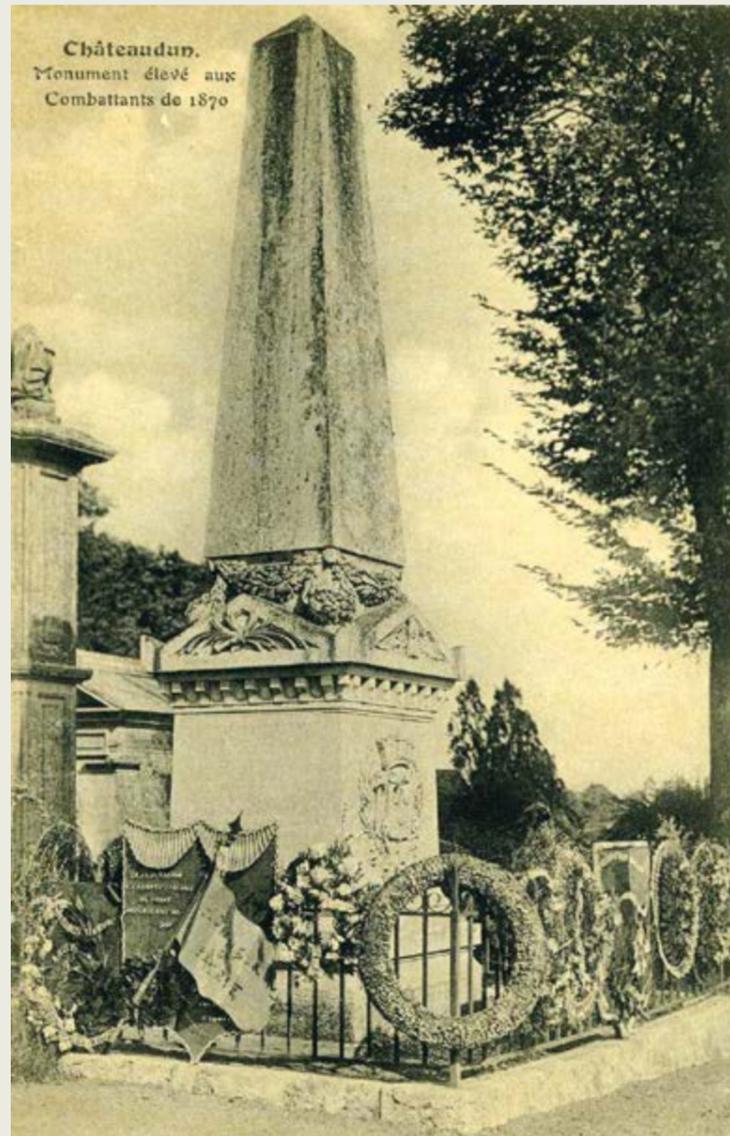
C'est l'architecte Péronne qui se voit confier la réalisation de ce monument avec trois contraintes à respecter :

- l'effet à produire encadré de constructions funéraires avoisinantes,
- la garantie d'une longue durée,
- le chiffre de la dépense proche des souscriptions recueillies.

Une première souscription voit le jour en 1872. D'autres vont suivre. Le lieutenant-colonel Ledeuil par plusieurs courriers s'implique et fait le relais entre les souscripteurs et la mairie.

Dans sa séance du 19 septembre 1873, le conseil décide d'inaugurer le monument lors du 18 octobre mais comme l'état des finances de la commune ne permet pas de donner à cette cérémonie "toute la solennité, toute la pompe" qu'elle mériterait, il est décidé qu'elle se déroulera "dans la simplicité la plus stricte."

C'est une pyramide sur un piédestal. Sur l'une des faces du piédestal figurent les armes de la ville et sa fière devise ; sur la face correspondante de la pyramide on lit "Aux combattants morts le 18 octobre 1870". Sur les autres faces sont gravés les noms des morts.



BMI

## BIBLIOGRAPHIE

- "Châteaudun : de l'incendie à la Belle Epoque, deux siècles d'urbanisme", Simon Robert.
- "Combat et incendie de Châteaudun : 18 octobre 1870", Paul Coltelloni - Paris : Imprimerie C. Emauelli, 1892.
- "La défense de Châteaudun, suivie du rapport officiel adressé au Ministre de la guerre", Ernest de Lipowski - Paris : Imprimerie Ch. Schiller, 1871.
- "Châteaudun : journal de l'invasion (4 septembre 1870 - 11 mars 1871)", Paul Montarlot Châteaudun : Pouiller-Vaudecraïne, 1871.
- "Manuscrit de Leprince."
- "Commémoration des événements de 1870 dans la région dunoise."
- "La Guerre de 1870 : exposition organisée à l'occasion du centenaire des événements de 1870 dans la région dunoise", Paul Galliano.
- "Pillage et incendie de Châteaudun : 18 et 19 octobre 1870" - Blois : Imprimerie Lecesne.
- "Châteaudun en 1870 : chronique familiale in Bulletin de la Société Dunoise n°281" Châteaudun : Société Dunoise, 1991.
- "La guerre de 1870-1871 en Eure-et-Loir", Jean-Claude Farçy - CDDP d'Eure-et-Loir, 1981.
- "Centenaire légion d'honneur à Châteaudun : 1877-1977" Catalogue d'exposition réalisé par Paul Galliano.
- "Châteaudun : épisodes de la guerre de 1870", par J. B. Bernot - Paris : Manginot-Hellitasse, 1871.
- "L'Armée de la Loire : 1870-1871", par Henri Ortholan - Bernard Giovanangeli éditeur, 2005.
- "Campagne des francs-tireurs de Paris-Châteaudun", par le lieutenant Ledeuil ; ill. par Pierron.
- "Prise et incendie de Châteaudun" - Châteaudun : imprimerie Lecesne, 1871

## REMERCIEMENTS

- M. Pierre Colson, directeur du service départemental de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre
- M<sup>me</sup> Elisabeth Baudoux, présidente départementale de la section d'entraide des membres de la Légion d'honneur
- M. Ludovic Lebreton, président de Mémoire et Histoire
- M. Didier Caffot, président de la société dunoise
- M. Vincent Laigret, président de l'association philatélique dunoise
- Les archives départementales d'Eure-et-Loir
- Le musée de l'école d'Eure-et-Loir
- Le musée-école d'autrefois d'Unverre
- et l'ensemble des services de la ville de Châteaudun



Ce document à caractère pédagogique est réédité pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de 2020 à partir de celui réalisé lors du 140<sup>e</sup> anniversaire de 2010.

Tableau



"LE SOIR DU 18 OCTOBRE 1870"  
Félix Philippoteaux (1879)  
Hommage de l'artiste  
à la ville de Châteaudun



« Défense de Châteaudun,  
le soir du 18 octobre 1870 »

Huile sur toile 2,3m x 3,5m présentée en  
hommage à la ville de Châteaudun au Salon  
des artistes indépendants de 1879.

Offerte par l'auteur Félix Philippoteaux  
(1815-1884) à la ville, l'œuvre est  
installée depuis dans le bureau du Maire  
de Châteaudun.

**150<sup>e</sup>**  
**ANNIVERSAIRE**  
DES COMBATS D'OCTOBRE 1870

### « La Défense de Châteaudun »

Fait marquant de la guerre franco-prussienne, la bataille du 18 octobre 1870 opposa à Châteaudun environ 1.200 gardes nationaux et francs-tireurs face à une division entière de l'armée prussienne. Ce sont les gardes nationaux de Châteaudun, les francs-tireurs de Paris, de Nantes, de Cannes et du Loir-et-Cher qui défendirent ce jour-là héroïquement la ville depuis les barricades. Après avoir bombardé la ville toute la journée, les troupes prussiennes parvinrent à contourner une barricade et à porter le combat en plein cœur de la ville, contraignant les défenseurs à se replier en bon ordre après d'intenses combats.

A l'issue de la bataille, les troupes prussiennes incendièrent volontairement la ville et plus de 200 maisons furent dévastées. En 1877, la ville de Châteaudun devient **la cinquième ville de France** à être décorée de la Légion d'honneur pour ce fait d'armes au retentissement national. De nombreuses villes ont alors honoré la bataille vécue par la capitale dunoise en dénommant des voies en souvenir des événements de 1870.

Le maire de Paris, Étienne Arago, dénomme dès le 26 octobre 1870 « rue de Châteaudun » une voie du 9<sup>e</sup> arrondissement qui connaît une forte implantation journalistique.

**On retrouve des axes dédiés à Châteaudun dans les villes qui ont mobilisé des troupes et participé au conflit** comme Belfort (titulaire elle aussi de la Légion d'honneur), Cannes et Rennes, mais également Auch, Bordeaux, Lille, Saint-Quentin, Clermont-Ferrand, La Garenne-Colombes, Boulogne-Billancourt, Asnières-sur-Seine, Saint-Denis, Montreuil, Ivry-sur-Seine, Nogent-sur-Marne et Champigny-sur-Marne.



[www.ville-chateaudun.fr](http://www.ville-chateaudun.fr)

Défense héroïque  
de Châteaudun